

Surface approx. (cm²) : 1347
N° de page : 62-65

JUDICIAIRE | INTERVIEW

"Je n'ai rien à CAR JE N'AI PAS DE

Le 28 septembre 2012, Kevin Noubissi et Sofiane Tadbirt, 21 ans, ont été lynchés par une bande d'une quinzaine de jeunes venus de la Villeneuve, à côté de Grenoble, une affaire qu'on appelle désormais le drame d'Échirolles. La mère de Kevin, Aurélie Monkam Noubissi, publie aujourd'hui un livre, "Le ventre arraché" dans lequel elle raconte son fils et sa souffrance. Mais cette pédiatre d'origine camerounaise explique aussi la dérive de ces jeunes agresseurs qu'elle qualifie paradoxalement de "victimes". Un témoignage étonnant. Par Maud Guillot

Pourquoi avez-vous ressenti le besoin d'écrire ce livre un an et demi après la mort de votre fils ?

Aurélie Monkam Noubissi : L'écriture a toujours été pour moi un moyen de calmer mes tumultes intérieurs. J'ai toujours écrit dans mon journal. Ce livre répondait donc à un besoin et participe de mon apaisement. Il raconte l'histoire du deuil. Ensuite, j'avais envie de garder un lien avec toutes les personnes qui m'ont témoigné leur sympathie, qui m'ont envoyé des courriers, ceux de la marche blanche qui ont été très nombreux et m'ont réconfortée... Et enfin pour mieux vivre l'absence de mon fils et prolonger mes souvenirs avec lui. Mais il a fallu une bonne année de gestation.

Vous souhaitiez aussi rétablir des vérités sur cette affaire ?

J'évoque très peu l'affaire en elle-même puisqu'elle a été largement évoquée par les médias. Une quinzaine de jeunes ont sauvagement assassiné mon fils et son ami Sofiane, à coups de couteau ce soir du 28 septembre 2012. En revanche, ce que je souhaitais rappeler, c'est qu'il ne s'agissait pas du tout d'une histoire de quartier ou de règlements de compte. Si les gens ont fait ce

raccourci, c'est avant tout pour se protéger, pour ne pas être concernés. Mais pour moi, cette violence peut frapper n'importe quel enfant n'importe où, comme un attentat.

Qui était vraiment votre fils ?

Mon fils Kevin était un jeune homme plein d'avenir, intégré. Il avait une licence de distribution et commerce. Il s'appretait à entrer à l'IAE, l'École de management de Grenoble, mais aussi à voyager pour perfectionner son anglais. On parlait souvent de son avenir. Il avait une idée fixe : ouvrir une concession automobile. Je ne l'encourageais pas. Mais les voitures étaient sa passion. Il réussirait, c'est sûr, car il présentait bien et avait beaucoup de présence...

Ça n'a jamais été un adolescent à problème ?

Non. On a eu des disputes bien entendu. Mais c'est normal et même souhaitable. La confrontation permet la construction et la connaissance de l'autre. Mais Kevin n'a jamais été difficile. Il n'a jamais fait partie d'un gang. Il était même considéré par ses amis comme un "médiateur", celui à qui on venait confier un différend pour le régler avec bon sens. C'était un garçon droit. Il prenait fait

et cause pour les plus faibles, mais sans être un bagarreur.

Vous n'avez pas eu de débat sur sa conversion à l'islam ?

Je suis chrétienne, protestante. Kevin a d'ailleurs bénéficié de cette éducation religieuse. Mais à l'adolescence, il s'est rapproché de l'islam. Certes, il avait beaucoup d'amis d'origine maghrébine, mais qui étaient peu pratiquants. Il a fait ce choix personnellement, en toute conscience. Ça ne m'a pas du tout choquée. Peut-être un peu étonnée. J'ai même pensé que c'était une passade, mais il s'est accroché. Moi, ça m'a même rendue meilleure chrétienne car on discutait beaucoup de spiritualité. Ce qu'il ne comprenait pas, c'est le principe du salut qui absout les fautes. Pour lui, il fallait être toujours vertueux. Attention, il n'était pas de ces intégristes ou de ces intolérants qui imposent leur foi. Il était à l'écoute.

Comment avez-vous vécu l'annonce de sa mort ?

C'est une image qui reste gravée. J'ai quitté mon fils le matin. Tout allait bien. Il préparait le mariage d'un de ses amis. Le soir, il n'était plus là. Le médecin légiste m'a annoncé cette nouvelle, froidement, après trois heures d'attente au CHU de Grenoble. J'avais déjà eu en face de moi des parents qui ont perdu leur enfant, notamment de la mort du nourrisson. Ils avaient comme un voile ineffaçable dans les yeux. J'avais aussi suivi quelques séminaires sur le sujet. Mais on n'imagine jamais ce genre de choses...

Les circonstances de sa mort ont fait une différence ?

Oui, car ce n'était pas un accident. Un

Le jeune Kevin

pardonner HAINE"

coup du sort C'est tout aussi brutal, mais là, il y a l'implication d'autres jeunes qui ont voulu sa mort C'est encore plus violent pour moi Quand un enfant est malade, c'est un processus Je ne dis pas que ces parents souffrent moins que moi bien entendu, je pense juste que l'annonce de la mort est différente

Comment avez-vous vécu les premiers mois après ce drame?

J'ai vécu avec le ventre déchiré Littéralement, ce mal au bas-ventre m'a suivi pendant un an alors que je n'avais jamais souffert comme ça. Même pour mes quatre accouchements sans péridurale. J'ai été plongée dans de véritables abysses Mais je ne cherche pas à m'apitoyer Ce mal de ventre est passé.

"Il avait une licence de distribution et commerce.

Il s'apprêtait à entrer à l'IAE, l'École de management de Grenoble, mais aussi à voyager pour perfectionner son anglais"



Le drame

Le 28 septembre 2012, en début d'après-midi, deux adolescents "s'embrouillent" à la sortie du lycée Marie Curie d'Échirolles. Une querelle, comme il en existe tant, entre Sid Ahmed et Wilfrid qui va pourtant mener à un véritable drame. Sid Ahmed, 19 ans, alerte en effet son grand frère Mohamed, un militaire de Varcis rentré à la Villeneuve pour le week-end. Il descend et gaxe le jeune Wilfrid, qui avait pris le dessus dans la bagarre, avec une bombe lacrymogène. Kevin, le frère aîné de Wilfrid prend ensuite sa défense et "corrige" le jeune Sid Ahmed. L'affaire aurait pu en rester là. Mais Mohamed décide de monter une expédition punitive. Il rassemble des jeunes de son quartier, tous dé-

sœuvrés et en échec scolaire, certains avec un parcours de délinquant. Direction Échirolles. À 20h50, ils interceptent Kevin et son ami Sofiane, alors qu'ils traversent le parc Maurice Thorez en rentrant chez eux. Kevin a pris soin de faire remonter Wilfrid et deux de ses amis. "Sinon j'aurais perdu deux fils" précise Aurélie Monkam Noubissi qui insiste sur l'aveuglement de cette équipée sauvage. Armés de couteaux, de battes de baseball et d'un pistolet à grenaille, les jeunes vont procéder à un véritable lynchage. Sofiane a reçu une trentaine de coups de couteau, Kevin 9. Ils seront donc une quinzaine, dont trois mineurs à l'époque des faits, à comparaître devant la cour d'assises qui pourrait se réunir d'ici la fin de l'année. Avec comme principale difficulté d'établir les responsabilités de chacun et l'auteur des coups mortels.

Portrait



Aurélie Monkam Noubissi est arrivée en France à l'âge de 17 ans. Originaire du Cameroun, cette élève brillante, issue d'une famille modeste, est venue à Grenoble, où vivaient des amis de la famille, pour suivre des études de médecine, alors que son père avait refusé de payer un "bakchich" pour la faire entrer dans une école camerounaise... Pendant ses études, elle multiplie les petits boulots : animatrice de colos, aide-soignante, infirmière. Diplôme en poche, elle espère retourner dans son pays où son mari, un militant de la démocratie, a un projet commercial, mais l'État ne lui propose aucun poste. Elle travaille même quelques mois bénévolement

dans un hôpital semi-public mais elle est finalement contrainte de revenir à Grenoble et de demander la nationalité française pour pouvoir pratiquer son métier. "Je n'ai jamais réellement été victime de racisme" explique-t-elle aujourd'hui. "C'était plus une discrimination primitive. On me demandait souvent d'aller chercher le médecin alors même que je m'étais présentée car un noir pouvait être au mieux infirmier..." Tenue par une conscience aigüe de l'intérêt général, elle va devenir médecin à la PMI, le service de protection maternelle et infantile, avant d'ouvrir son cabinet à Meylan, une ville plutôt tranquille à côté de Grenoble. Cette chrétienne a dû élever ses 4 enfants dont trois adolescents seule après la mort de son mari en 2006. Des enfants qui suivront leur scolarité en partie dans le privé. Puis dans le public à Jean Vilar pour Kevin. Sa fille aînée est devenue éducatrice spécialisée dans la région parisienne, son fils aîné chauffeur poids lourd et le dernier, Wilfrid, passe son bac cette année. "Désenfantée" comme elle se qualifie, Aurélie Monkam Noubissi est toujours restée très digne. Pas un éclat de voix, pas d'esprit vengeur. Le lendemain de la mort de son fils, elle a honoré ses rendez-vous "car les parents se sont organisés pour ça". Mais elle vit désormais, et pour toujours, avec une déchirure dans le ventre.

Et comment vous parvenez à survivre aujourd'hui?

J'ai trouvé des ressources dans la foi bien sûr. Elle favorise ma résilience. Mes enfants me soutiennent aussi beaucoup car on est très soudés. Enfin, il y a mon travail et la proximité avec les enfants qui donnent un élan de vie. C'est une promesse. Leur candeur et leur espoir me régénèrent. Mais chaque matin, j'imagine que Kevin va frapper à ma porte.

Pour autant, vous être très indulgente avec les jeunes qui ont tué votre fils...

Je pense beaucoup à eux, à leurs parents. Je prie pour eux. Ils doivent être très mal dans leur prison. Ils sont des victimes collatérales.

Pourquoi les considérez-vous comme des victimes?

Ils sont responsables de leurs actes mais comment ont-ils hérité de cette haine barbare? Ils ne sont pas nés comme ça. Ils ont peut-être eu des parents "défaillants", ils ont subi des situations d'échec scolaire, ce qui a ali-

menté leur frustration... On n'a pas su les encadrer.

Ce sont donc leurs parents les responsables?

Non, je ne leur jette pas la pierre. Quand on regarde le profil de ces jeunes, on note souvent l'absence du père, une situation sociale complexe, des difficultés au sein des familles qui pour certaines parlent mal le français. Ils ont été happés par le quartier. Et on est tous responsables. Rejeter toute la faute sur eux et leur famille serait une erreur et ne nous ferait pas avancer.

Mais vous avez aussi été une femme immigrée avec quatre enfants à élever seule!

Le premier socle, c'est évidemment la famille. Mais cette famille doit être aidée. Quand le père est au chômage, que les familles sont transplantées, que les enfants ne sont pas suivis à l'école..., il n'y a plus d'écoute, plus d'estime de soi, plus d'autorité bienveillante. Le jeune cherche alors une reconnaissance dans le groupe. Il devient un suiveur et il finit par ne plus avoir de barrière.

Vous connaissiez ces jeunes?

Non, aucun. Mais j'ai été confronté à 5 d'entre eux en novembre 2013 quand mon fils Wilfrid a été convoqué pour témoigner. Pendant plus de deux heures, ils n'ont pas levé la tête et ne m'ont pas regardée.

Aucun n'a cherché à s'expliquer ou à avouer?

Non, on ne sait toujours pas qui, parmi la douzaine de jeunes mis en examen, a mis le coup fatal à Sofiane et à Kevin. Aucun n'a parlé. Ils admettent avoir été sur place mais ils disent n'avoir rien fait.

Cette attitude ne vous exaspère pas?

J'ai eu trois hypothèses concernant cette attitude. Au début, je me suis dit que cet acte leur était insupportable. C'était un déni protecteur. Puis les avocats ont bien compris que dans un crime collectif, la faute était difficile à établir. Ils ont donc choisi cette stratégie. Et au final, les jeunes se sont convaincus que, réclément, ils n'étaient pas fautifs. Comme une auto persuasion.

Leurs familles ont essayé de vous contacter?

Oui, il faut dire que j'ai des amis communs avec une de ces familles. Le papa souhaitait me rencontrer mais c'était trop tôt. Et je préfère rencontrer directement les jeunes. J'espère aussi qu'ils liront mon livre.

Vous leur pardonnez ce qu'ils ont fait?

Pour pardonner, il faut avoir un grief, une haine, une rancœur. Ce n'est pas mon cas. Je préfère les voir comme des victimes, victimes d'une société en déroute. À ce titre, j'ai juste de la colère. Bien sûr, ils doivent être condamnés car on est dans une société de droit. Mes enfants aussi attendent ça.

Et vous, qu'attendez-vous du procès?

Je voudrais savoir qui a pris le couteau de boucher de 18 cm pour l'enfoncer dans le thorax de mon fils qui était pourtant fort et musclé. Je voudrais comprendre ce qui l'habitait à ce moment-là. Comprendre cet effet de meute qui a fait dire au policier que le chien qui accompagnait ces jeunes et qui avait été lancé contre Sofiane et Kevin s'est montré le plus "humain" en ne mordant pas. Mais je ne sais pas si j'aurai la force d'assister au procès.

Avez-vous assisté à la reconstitution ?

Non, mais le parc est à 20 mètres de chez moi ! J'ai donc suivi ça de loin. Mais les jeunes sont toujours dans cette attitude détachée et la reconstitution n'a pas permis de déterminer qui était les simples suiveurs et les principaux auteurs, même si on sait plus ou moins qui étaient les meneurs.

Avez-vous gardé le contact avec la famille de Sofiane ?

Oui, on est très proches. On est lié par cet événement. Mais ils sont très discrets. Je sais que sa mère ne peut toujours pas traverser le parc. Son père est très impliqué dans le Collectif marche blanche qui a pour objectif de favoriser

"Je voudrais comprendre cet effet de meute qui a fait dire au policier que le chien qui accompagnait ces jeunes et qui avait été lancé contre Sofiane et Kevin s'est montré le plus "humain" en ne mordant pas"

le mieux vivre ensemble et le dialogue avec les jeunes sur ces problématiques de violence. On intervient par exemple dans les collèges. On prépare également une manifestation le 2 octobre, qui est l'anniversaire de la marche blanche organisée pour nos fils. On travaille d'ailleurs avec Villeneuve debout, une association de ce quartier dont sont originaires les agresseurs car on ne souhaite pas stigmatiser ces habitants.

Et vous avez été touché par la chanson hommage de Calogero qui vient de sortir ?

J'ai été très touchée. La mélodie est belle et sa voix est douce. Il est venu nous la présenter. Il a vécu à Échirolles et s'est senti concerné par ce drame. Ce sont autant de graines qu'on sème contre la violence. ♦

"Le ventre arraché", Aurélie Monkam Noubissi, Bayard, 192 pages, 16 euros



La marche blanche organisée en l'honneur de Kevin et Sofiane